

CHAPITRE 9 – Un embrasement mondial et ses grandes étapes

Cours 1. Les origines de la Première Guerre mondiale (p. 248-249)

L'attentat de Sarajevo est l'étincelle qui met le feu à la poudrière européenne. Les tensions nationales activent le mécanisme des alliances, ce qui précipite l'Europe dans la guerre.

A - La poudrière européenne

Des puissances rivales. L'Allemagne est devenue la première puissance industrielle d'Europe. Elle entend exercer une influence mondiale au nom de la Weltpolitik prônée par l'empereur Guillaume II. Cela inquiète le Royaume-Uni, qui est dépassé par l'Allemagne et même la Russie sur le plan économique et qui veut maintenir sa suprématie maritime (doc. 1). Il adopte en 1889 la stratégie du two-power standard : la flotte britannique doit peser au moins autant que les flottes des deux puissances suivantes. En 1906, la mise au point du dreadnought lance une course aux armements navals.

La compétition coloniale. Les puissances européennes se disputent le contrôle de colonies en Afrique ou de zones d'influence en Asie. Depuis la fin du XIX^e siècle, on observe ainsi de nombreuses tensions entre le Royaume-Uni et la France au Soudan, entre la France et l'Italie en Tunisie, entre l'Allemagne et la France au Maroc ou entre la Russie et la Grande-Bretagne en Iran et en Afghanistan. Mais ces tensions trouvent toujours une solution diplomatique.

Les nationalismes en Europe. Les risques de guerre sont beaucoup plus élevés en Europe. La France veut récupérer les « provinces perdues », l'Alsace et la Moselle, annexées en 1871 par l'Allemagne. L'Italie réclame les terres irrédentes à l'Autriche-Hongrie. Cette dernière annexe la Bosnie-Herzégovine en 1908, ce qui inquiète la Serbie. La Russie soutient la Serbie dans son projet de créer un État réunissant les Slaves du Sud (Yougoslaves), en les libérant de l'Empire austro-hongrois (Croates, Slovènes, Bosniaques). Les nationalismes mènent ainsi à deux guerres balkaniques, très violentes, en 1912-1913.

B - Deux blocs face à face

La Triple Alliance. L'Allemagne, qui craint une attaque française, et l'Autriche-Hongrie, qui redoute une agression russe, s'allient au sein de la Duplice (1879). En 1882, à la suite de l'établissement du protectorat français en Tunisie, l'Italie rejoint les deux pays pour former la Triple Alliance (Triplice).

La Triple Entente. En 1893, la France signe une alliance avec la Russie, qui craint le rapprochement entre l'Allemagne et l'Autriche et désire bénéficier des capitaux français pour son industrialisation. En 1904, le Royaume-Uni sort de son « splendide isolement » et signe avec la France l'Entente cordiale. En 1907, la Russie signe un accord avec le Royaume-Uni, ce qui crée la Triple Entente.

Des stratégies offensives. Dans les deux camps, les États préparent la guerre. En Allemagne, le plan Schlieffen (1894) prévoit une attaque brutale contre la France, afin de la vaincre en quelques semaines pour se retourner ensuite contre la Russie sans avoir à combattre sur deux fronts à la fois. En France, le plan XVII (1913)

projette de déployer les troupes à la frontière allemande pour reconquérir l'Alsace-Moselle.

C - L'embrassement de l'Europe

L'attentat de Sarajevo. Le 28 juin 1914, François-Ferdinand de Habsbourg, héritier du trône d'Autriche-Hongrie, est assassiné en Bosnie-Herzégovine par Gavrilo Princip, un étudiant serbe de Bosnie qui rêve de réunifier les Slaves du Sud. C'est l'étincelle qui embrase l'Europe.

L'engrenage des alliances. L'Autriche accuse la Serbie de complicité et lui lance un ultimatum avant de lui déclarer la guerre le 28 juillet. La Russie, pays ami de la Serbie, ordonne la mobilisation générale. Cette menace russe est inacceptable pour l'Allemagne, qui lui déclare la guerre le 1er août. La France, alliée de la Russie, mobilise à son tour le 1er août, et se voit déclarer la guerre par l'Allemagne le 3 août. La Grande-Bretagne, d'abord réticente, entre en guerre lorsque l'Allemagne viole la neutralité de la Belgique. Seule l'Italie, malgré son appartenance à la Triple Alliance, reste neutre (doc. 2).

Cours 2. Les grandes phases du conflit (p. 250-251)

Après une première phase de guerre de mouvement, le front se fige. La guerre de position, qui s'enlise dans les tranchées, explique la durée du conflit. Celui-ci se termine quand la guerre de mouvement reprend et est perdue par l'Allemagne.

A - L'espoir d'une guerre courte (août-novembre 1914)

L'offensive allemande. Le 3 août, l'armée allemande envahit la Belgique et le Luxembourg pour contourner les troupes françaises massées à la frontière franco-allemande. En quelques semaines, elle se retrouve à 40 kilomètres de Paris. Le 6 septembre, le général Joffre lance une contre-attaque au niveau de la Marne : elle surprend les forces allemandes et les pousse à se replier. Cette guerre de mouvement s'avère extrêmement meurtrière.

Le blocage du front de l'Ouest. Les armées allemandes s'enterrent dans des tranchées et les tentatives franco-britanniques pour contourner leurs positions par le nord sont systématiquement repoussées. Après cette « course à la mer », le front se fige en une ligne continue de la mer du Nord à la Suisse (doc. 1). La guerre de position commence à l'ouest.

Sur le front de l'Est. Le 15 août, les armées autrichiennes pénètrent en Russie, mais sont vaincues. Le 20 août, les troupes du tsar attaquent l'Allemagne et remportent la bataille de Gumbinnen. Elles sont arrêtées lors des batailles de Tannenberg et des lacs Mazures.

B - La réalité d'une guerre longue (novembre 1914-printemps 1918)

L'enlèvement (1915). L'Entente décide d'ouvrir un front contre l'Empire ottoman, allié de l'Allemagne. C'est l'opération des Dardanelles : la flotte franco-britannique tente sans succès d'attaquer Constantinople. À l'Ouest, Joffre lance des offensives en Champagne et en Artois, mais n'obtient que des gains de terrain minime.

L'enfer (1916). Le 21 février, les armées allemandes lancent une offensive sur Verdun et progressent rapidement. Le 1er juillet, l'état-major franco-britannique lance une offensive dans la Somme, qui ne perce le front, mais soulage le secteur de Verdun. Entre octobre et décembre, l'attaque lancée par le général Nivelle permet aux Français de reconquérir le terrain perdu. À l'Est, les Russes enfoncent les lignes autrichiennes, mais sont arrêtés par des renforts allemands. Les Empires centraux conquièrent la Serbie et la Roumanie.

L'année terrible (1917). En mars 1917, les défaites militaires et les difficultés de la vie quotidienne sont à l'origine d'une révolution en Russie (révolution de Février), qui contraint Nicolas II à abdiquer. Comme le gouvernement provisoire continue la guerre, les bolcheviks prennent le pouvoir en novembre (révolution d'Octobre) et signent un armistice avec les Empires centraux. La défection russe est compensée par l'entrée en guerre des États-Unis en avril. Pour tenter d'en finir avec les tranchées, Nivelle lance une offensive sur le Chemin des Dames, mais l'opération tourne au désastre. Les Britanniques remportent la bataille de Passchendaele et les Italiens sont battus par les Autrichiens à Caporetto (doc. 2).

C - Le dénouement (printemps-novembre 1918)

L'échec des offensives allemandes. Suite au traité de Brest-Litovsk avec la Russie (mars 1918), l'Allemagne peut déployer toutes ses forces à l'ouest. Le général Ludendorff lance plusieurs offensives qui percent le front et menacent de nouveau Paris. Mais la contre-attaque des chars français permet de stabiliser le front.

La victoire finale des Alliés. L'assaut général contre les positions allemandes est lancé par le général Foch le 12 septembre. Les Alliés sont supérieurs en hommes, grâce aux renforts américains, et en matériels, grâce aux industries de guerre (chars, canons, avions). À l'est, l'offensive des Armées alliées d'Orient provoque la défaite de la Bulgarie, la reconquête de la Serbie et de la Roumanie, l'invasion de l'Autriche-Hongrie. Le 30 octobre, l'Empire ottoman signe un armistice. Les Autrichiens font de même le 3 novembre. Le 11 novembre, c'est au tour des Allemands.

Cours 3. Une guerre mondiale (p. 252-253)

Si le conflit est né en Europe, les combats prennent très rapidement une ampleur planétaire. Avec la multiplication des belligérants et l'ouverture de nouveaux fronts, le conflit européen se mue en guerre mondiale.

A - Une guerre européenne aux ramifications planétaires

Des fronts surtout européens. Les combats se déroulent sur quatre fronts principaux, tous situés en Europe : le front de l'Ouest, immédiatement perçu comme la zone décisive de l'affrontement, le front de l'Est, qui s'étend de la Baltique à la mer Noire, le front italien et le front des Balkans.

Une guerre navale déjà mondiale. En octobre 1914, les flottes allemande, française et russe s'affrontent dans le détroit de Malacca. En novembre, la marine allemande inflige à la Royal Navy britannique sa première défaite depuis plus d'un siècle, lors de la bataille de Coronel, au large du Chili (doc. 1, p. 247). Parallèlement, les U-Boote attaquent les navires marchands dans l'Atlantique pour tenter d'affaiblir les Alliés.

L'engagement des empires coloniaux. Les puissances européennes utilisent des troupes venues d'outre-mer. Ainsi, lors de la bataille de la Somme, le Royaume-Uni engage contre l'armée allemande non seulement des Britanniques, mais aussi des Canadiens, des Australiens, des Néo-Zélandais et des Indiens (doc. 1).

B- L'extension continue du conflit

De nouveaux belligérants. Allié de l'Angleterre, le Japon déclare la guerre à l'Allemagne le 23 août 1914. En octobre, l'Empire ottoman rejoint les Empires

centraux. L'Italie change de camp en 1915 et rejoint l'Entente, qui lui promet des territoires pris à l'Autriche-Hongrie. La même année, la Bulgarie s'engage aux côtés des Empires centraux. En 1916, le Portugal et la Roumanie entrent en guerre aux côtés de l'Entente (doc. 2).

L'entrée en guerre des États-Unis. En 1917, les Allemands déclarent la « guerre sous-marine à outrance » pour asphyxier le Royaume-Uni. Cette guerre au commerce choque l'opinion américaine. Au même moment, les États-Unis apprennent que les Allemands ont proposé une alliance au Mexique. C'en est trop pour le président Wilson, qui décide le 2 avril l'entrée en guerre des États-Unis comme « associés » des Alliés.

De la Chine au Brésil. À l'été 1917, la Grèce et la Chine rejoignent l'Entente. À la demande des États-Unis, de nombreux pays d'Amérique centrale et des Caraïbes déclarent la guerre à l'Allemagne en 1917-1918 (Panama, Cuba, Guatemala, Costa Rica, Nicaragua, Haïti, Honduras). Le Brésil fait de même, fournissant aux Alliés des navires, des soldats et des médecins.

C - Des terrains d'affrontement sur tous les continents

Les combats dans les colonies. Les rivalités coloniales expliquent la multiplication des terrains d'affrontement. En 1914, la marine allemande bombarde Madras (Inde) et Papeete (Polynésie française). Le Japon attaque les possessions allemandes en Chine et dans le Pacifique. En Afrique, les troupes des colonies françaises, britanniques, belges et portugaises s'emparent des colonies allemandes (Togo, Cameroun, Sud-Ouest africain, Afrique orientale allemande). Au contraire des fronts

européens, l'Afrique connaît une guerre de mouvement.

La guerre au Proche-Orient. En 1915, les troupes germano-ottomanes lancent une offensive sur le canal de Suez. L'attaque est repoussée par les Alliés et le front se stabilise sous la forme de tranchées. En 1916, le lieutenant britannique Lawrence incite les Arabes de l'Empire ottoman à se soulever en promettant la création d'un royaume arabe. Ce soutien permet aux Alliés de se rendre maîtres du Proche-Orient. Mais la promesse de « Lawrence d'Arabie » entre en contradiction avec les accords Sykes-Picot (1916), qui prévoient un partage de la région en zones d'influence française et britannique, et avec la déclaration Balfour (1917), qui s'engage à créer un État juif en Palestine.

Cours 4. L'enfer des combattants (p. 254-255)

Jamais autant d'hommes n'ont été mobilisés dans une guerre et jamais les combattants n'ont autant souffert. L'historien cherche à comprendre comment ils ont pu supporter cet enfer.

A - Une nouvelle forme de guerre

Une mobilisation massive. 70 millions de combattants sont mobilisés. À l'exception du Royaume-Uni, qui recrute des volontaires, tous les belligérants ont recours à la conscription. Les femmes volontaires sont refusées dans les armées occidentales, mais certaines combattent sur le front oriental.

Des armes destructrices. L'artillerie est à l'origine de 70 % des décès. L'utilisation des mitrailleuses fait des ravages lors des offensives de 1914 et dans les tranchées. De nouvelles armes sont inventées. En 1915, les Allemands utilisent pour la première fois un gaz mortel à la deuxième bataille d'Ypres. Les premiers chars, créés par les Britanniques, font leur apparition lors de la bataille de la Somme. L'aviation militaire se développe et introduit une troisième dimension dans les combats. Elle menace les combattants au sol et fournit des informations sur les positions ennemies.

La guerre de position. Pour se protéger des mitrailleuses, les soldats s'enterrent dans des tranchées. Celles-ci sont constituées de plusieurs lignes successives reliées par des boyaux (doc. 2). Les moyens défensifs l'emportent alors sur les capacités offensives. Le conflit s'éternise et les batailles de tranchées peuvent durer des mois.

B - L'expérience traumatisante du combat

Des soldats peu expérimentés. L'essentiel des troupes est composé de conscrits et non de soldats de métier. En Grande-Bretagne, la New Army est constituée de 2,5 millions de volontaires, dont certains ne sont pas formés avant d'être envoyés au front. Survivre à la guerre impose tout un apprentissage. Les jeunes recrues sont pour cette raison les plus exposées.

Une violence extrême. La guerre de mouvement est très meurtrière : dans la bataille de Charleroi, du 21 au 23 août 1914, l'armée française perd au moins 20 000 hommes. Dans la guerre de position, les assauts se déroulent toujours de la même manière : l'artillerie lourde pilonne les lignes ennemies avant que les soldats ne sortent de leur tranchée, rampent sous les barbelés, puis traversent le no man's land sous le feu des mitrailleuses. Un combattant sur deux est blessé au moins une fois, certains sont amputés ou atrocement défigurés (« gueules cassées »).

Des conditions de vie inhumaines. Les conditions climatiques sont difficiles : pluie et froid dans l'est de la France (– 25 °C à Verdun en 1916), chaleur et malaria dans les Dardanelles. Au front, les soldats ne peuvent souvent ni se laver ni se changer. Ils vivent dans la hantise des attaques-surprises et des gaz. Cette angoisse est renforcée par la proximité des cadavres impossibles à évacuer et par le bruit incessant des tirs d'artillerie. Beaucoup de combattants développent une obusite.

C - Comment les soldats ont-ils tenu ?

Les raisons de la ténacité. Combattre ne relève pas d'un choix. Les soldats sont plus résignés qu'enthousiastes et acceptent la mobilisation par sens du devoir. Un devoir civique intériorisé depuis le plus jeune âge : il faut obéir aux lois et défendre la patrie. Ce patriotisme est entretenu par la propagande, qui diabolise l'ennemi et conforte les combattants dans leur volonté de protéger leur famille. La ténacité s'explique aussi par la solidarité entre camarades de tranchées et par la crainte du conseil de guerre. Les manquements à la discipline militaire sont en effet sévèrement sanctionnés (doc. 1).

Les refus de guerre. Les trêves et les fraternisations entre les deux camps montrent que les soldats s'affranchissent parfois de la propagande nationaliste. Ces mouvements sont tolérés parce qu'ils ne contestent pas ouvertement le commandement. Les refus de guerre restent minoritaires, sauf dans la Russie en révolution. En 1917, environ 40 000 poilus se mutinent, non sous l'effet d'un discours pacifiste, mais pour arrêter les offensives aussi sanglantes qu'inutiles lancées par l'état-major français. Celui-ci renonce alors à percer le front, procède à des exécutions pour l'exemple et prend des mesures pour améliorer le quotidien des soldats.

Doc 2 p. 256 : Le devoir d'attaquer

Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière ; tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi, une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée.

Général Joffre, Message aux armées françaises, 6 septembre 1914.

Doc 3 p. 256 : La bataille de la Marne (septembre 1914)

Le soldat Alphonse Tellier, affecté au 276^e régiment d'infanterie, dans la même section que l'écrivain Charles Péguy, est blessé par balle à l'épaule lors de l'assaut.

Nous sommes repartis jusque dans le fossé de la route d'Iverny. Là nous sommes restés peut-être une heure couchés dans le fossé. Les mitrailleuses tiraient çà et là encore. Un officier d'ordonnance des tabors¹ marocains arrive à cheval sur le talus opposé à nous et dit au capitaine Guérin : « Que faites-vous là ? – J'attends les ordres qu'il répondit. – Moi, officier d'ordonnance², vous ordonne d'avancer aussitôt ! » Le capitaine se leva, sabre au clair, et cria « Baïonnette au canon ! » et le commandement « En avant ! » Les mitrailleuses tirèrent un feu nourri qu'il ne passa presque personne au travers. Le capitaine Guérin tué au départ, le lieutenant Péguy à 15 ou 20 mètres de la route. Seule la demi-section à la droite du lieutenant Péguy, dont je faisais partie, a passé par bonds, après avoir franchi au moins 200 mètres. Nous avons été jusqu'à la garenne ou bosquet en avant de nous à environ 800 mètres. Nous sommes restés jusqu'à la nuit. On entendait les camarades qui étaient blessés crier leur souffrance. On ne savait pas comment faire. Nous étions seuls. [...] Quant à secourir les officiers, il était impossible à quiconque d'y aller. La route était repérée et les balles sifflaient. C'était risquer sa vie pour aller sur cette route. Moi qui ai été blessé, j'ai rampé pour m'en tirer presque jusque Villeroy.

Lettre d'Alphonse Tellier à Auguste Martin, citée par Jean-Pierre Rioux dans *La Mort du lieutenant Péguy*, Tallandier, 2014.

1. Unités d'infanterie légère de l'armée d'Afrique, composée de troupes marocaines encadrées par des officiers français.
2. Aide de camp d'un officier supérieur.

Doc 4 p. 257 : Regard d'historien

Tous les états-majors européens qui ont préparé et réfléchi le conflit sont persuadés que la mobilisation inédite d'autant d'hommes ne peut être supportée longtemps. Il est donc nécessaire de remporter la guerre au plus vite. Pour cela, une seule solution s'impose : l'offensive immédiate pour anéantir au plus vite l'adversaire. Quelques semaines à peine après le début du conflit, les batailles de Tannenberg et de la Marne déjouent entièrement ce qui a été anticipé. Elles signifient d'abord l'échec de l'offensive, celle des Allemands à l'ouest, celle des Russes à l'est. Mais surtout, malgré leur ampleur, elles ne sont en rien décisives, car elles n'entraînent pas la fin de la guerre et la victoire d'un camp sur l'autre. Sur le front occidental, la contre-offensive de l'armée française ne parvient pas à repousser des Allemands qui reculent avec ordre et s'installent sur le territoire national. Sur le front oriental, malgré la victoire des lacs Mazures (813 septembre 1914) qui prolonge celle de Tannenberg, les Allemands ne prennent pas un avantage déterminant sur l'armée russe. Le destin de la guerre de mouvement est, en revanche, dissemblable selon les fronts : si, à l'ouest, la guerre de position s'installe dès les semaines suivant la Marne, la guerre de mouvement se poursuit à l'est durant tout le conflit.

Entretien avec Damien Baldin, auteur avec Emmanuel Saint-Fuscien de
Charleroi : 21-23 août 1914, Tallandier, 2012.

Doc 2 p. 258 : La bataille terrestre vue par un témoin

Médecin militaire, Joseph Vassal fait le récit des opérations médicales réalisées lors de la bataille. Il décrit ici le sort des blessés lors des combats de Kum-Kale, le 25 avril 1915.

Je parcours le champ de bataille. L'imagination ne peut rien trouver comme cette réalité. Je voudrais que rien ne reste dans mon cerveau de ces heures de sang et de mort. [...] Du crépuscule de cette journée du 25, jusqu'aux premières lueurs de l'aube du lendemain, nous nous pencherons sur des blessés dans une atmosphère de sang, de gémissements et d'horreurs inexprimables. [...] Un sergent-major meurt près de nous... pendant un instant, nous avons vu le cœur battre presque à nu. Un Sénégalais n'a plus de face à partir du nez. Ce masque remue et saigne ; les yeux expriment une douleur affreuse. [...] Le défilé lugubre des blessés commence et va se prolonger jusqu'à deux heures du matin. L'un, stoïque, assiste sans un geste à son éventration ; sous la chemise une fluctuation gluante, liquide, vivante et chaude, estomac, intestin... [...] Une poussière, sale, pénétrante, envahissante, vient de partout. Le vent se joue de cette poussière, il en refoule dans les plaies béantes.

Joseph Vassal, Impressions et souvenirs de guerre

(avril 1915 - février 1916), 1916.

Doc 3 p. 258 : La bataille navale vue par un journal français

Un marin, survivant du Bouvet, a fait le récit suivant à un journaliste grec : « Le cuirassé Bouvet s'avançait à toute vitesse dans l'intérieur des détroits. Nous commençons à bombarder le fort Hamidié, dont le tir violent manquait d'abord de précision ; mais il se régla assez rapidement et ses obus atteignirent le cuirassé et lui causèrent de sérieuses avaries. Je me tenais sous la passerelle du commandant ; celui-ci venait de donner l'ordre d'un changement de direction lorsque j'entendis un bruit formidable ; il provenait de l'explosion des soutes. Le Bouvet commença aussitôt à sombrer, emportant avec lui une bonne partie de l'équipage, tandis que le fort continuait à tirer sur le cuirassé. Je fus sauvé par une barque anglaise. »

Les dépêches ajoutent que les corps des matelots noyés sont recherchés au large par les contre-torpilleurs, qui les transportent ensuite sur les navires hôpitaux Canada et Soudan. Au passage de ces morts glorieux, les marins des bâtiments présentent les armes, les pavillons sont en berne ; les cloches sonnent le glas. Sur le rivage, de nombreuses femmes grecques jettent des fleurs dans la mer et brûlent de l'encens, tout en versant des larmes sur les héros inconnus.

Article extrait du journal L'Illustration, 17 avril 1915.

Doc 5 p. 259 : Le débarquement des troupes alliées

Il s'est opéré sur six points différents, sous la protection de toute la flotte. Les opérations de cette première journée ont eu pour résultat l'installation d'importantes forces sur trois points principaux : les Australiens et les Néo-Zélandais sur les pentes intérieures de Sairi-Bair ; les Anglais au cap Tekeh et près de la baie de Morto ; enfin les Français sur le littoral asiatique, après une attaque vaillamment menée dans la direction de Yeni-Shehr. Le 26, avec le concours de la flotte, les Anglais ont enlevé d'assaut la position de Sedd-ul-Bahr. [...] À Kum-Kale, l'action française a été particulièrement brillante. Nos forces comprenaient 4 000 hommes. En dépit de la résistance acharnée des Turcs, nos troupes réussirent à se maintenir jusqu'à ce que l'occupation du littoral de Sedd-ul-Bahr ait été complètement effectuée. Les assauts des Turcs ont été, depuis, repoussés avec de grosses pertes pour les assaillants.

« L'avance des forces alliées aux Dardanelles durant la première quinzaine de mai », Le Miroir, 16 mai 1915.

Doc 1 p. 260 : Lettre d'un poilu calédonien

Le 9 septembre 1916, le soldat calédonien Louis Gondelon écrit sa dernière lettre à sa mère. Il est tué lors d'un assaut dans la Somme le 12 septembre.

Bien chère maman,

Je t'écris en pleine offensive. Depuis 3 jours le régiment se bat et se fait décimer. [...] nous subissons de lourdes pertes : les Allemands en subissent le double de nous. Mais cela ne ressuscite pas les morts. [...] Les Calédoniens se font massacrer. Peu nombreux sont ceux qui sont debout à l'heure actuelle ! La majeure partie a été comptée comme disparus, c'est-à-dire prisonniers ou morts ! Nombreux sont les pauvres petits déchiquetés par les obus et qui gisent dans un coin de terre où jamais ceux qui les aiment ne viendront prier. Pauvre Mère va ! C'est terrible la guerre ! J'ai fait le sacrifice de ma vie ! Peu m'importe la mort à moi qui ai tant souffert.

Hier soir je me suis confessé, maintenant je suis prêt mais ce que je voudrais et de tout cœur, c'est que les générations futures ignorent les horreurs de la guerre. Je voudrais qu'on élève les petits avec l'amour du prochain ; qu'ils sachent bien que leurs aînés, tout en se sacrifiant, du fond du cœur maudissent la guerre. [...]

Ne t'en fais pas si je viens à tomber, ce sera en bon Français. Je n'aurai fait que suivre la loi commune à tant de Calédoniens. Je n'aurai pas été un lâche. [...] Je t'embrasse du fond du cœur. Ton petit qui t'aime. Louis.

1914-1918. Mémoires océaniques de la Grande Guerre.

Chronique calédonienne, Musée de la ville de Nouméa, 1999.

Doc 1 p. 261 : Les tirailleurs sénégalais au Chemin des Dames

Ils arrivent le 2 avril au front où, aussitôt, le 66e bataillon est envoyé aux tranchées d'abord pour des corvées¹, ensuite en première ligne, le 10, en face du Chemin des Dames, à Plessy. L'effectif, au 2 avril, du 57e régiment était de 654 Européens et 2 324 indigènes. Du 1er avril au 20, on est obligé d'évacuer pour gelure des pieds 233 hommes et 93 pour affections pulmonaires. [...] Pour moi, c'est chaque fois un crime contre la défense nationale de traiter ainsi ces hommes, qui viennent ici, n'ayant rien d'autre à défendre que la liberté que vous devez demain leur donner d'une façon complète. Il est inadmissible qu'on les livre aux intempéries de la saison. [...]

Alors c'est l'attaque du 16 avril pour ces régiments ; ces troupes ont subi la pluie, la neige, dans des conditions telles que je les retrouve dans une lettre du colonel disant que ses hommes étaient obligés de mettre leur fusil en parapluie sous le bras. Incapables de mettre baïonnette au canon, incapables de se servir de leurs grenades, ils arrivent quand même à la troisième ligne allemande et y subissent la contre-attaque allemande [...].

Il faut que je vous donne le chiffre des pertes dans ces deux journées des 16 et 18 avril [...]. Blessés : 19 officiers, 124 Européens, 436 indigènes ; tués : 8 officiers, 45 Européens et 541 indigènes ; disparus : 3 officiers, 34 Européens, 304 indigènes. Faites la proportion et vous verrez si c'est là le résultat qu'on peut demander à des hommes lorsque déjà on les a mis dans l'impossibilité de défendre leur pays².

Intervention de Blaise Diagne en comité secret de la Chambre des députés
(séance du 29 juin 1917).

1. Les corvées de bois sont réservées aux tirailleurs sénégalais.
2. 6 000 tirailleurs sénégalais sont tués lors de la bataille du Chemin des Dames, soit 45 % de l'effectif engagé. Le général Mangin, qui assiste le général Nivelle, est surnommé le « boucher des Noirs ».

Doc 1 p. 262 : « Sortir de cette guerre effroyable »

Camarades soldats,

Les ouvriers et les soldats révolutionnaires de Petrograd ont renversé le tsarisme et complètement nettoyé la capitale de toute police. Les ouvriers du monde entier considèrent avec admiration et espoir les ouvriers et les soldats révolutionnaires de Russie comme l'avant-garde de l'armée libératrice mondiale de la classe ouvrière.

[...]

Unissez-vous, serrez vos rangs, organisez-vous vous-mêmes, sans vous fier à personne, en ne comptant que sur votre intelligence et sur votre expérience, et alors la Russie pourra se mettre en marche d'un pas ferme, régulier et sûr pour libérer notre pays et toute l'humanité, aussi bien des horreurs de la guerre que de l'oppression du Capital. Notre gouvernement, qui est un gouvernement de capitalistes, poursuit la guerre dans l'intérêt des capitalistes. [...]

Des centaines de millions d'hommes, presque tous les pays du globe, sont entraînés dans cette guerre criminelle ; des capitaux se chiffrant par centaines de milliards sont investis dans de « lucratives » entreprises qui apportent aux peuples la mort, la famine, la ruine, la barbarie, et aux capitalistes des bénéfices exorbitants, scandaleux. Il n'est qu'un moyen de sortir de cette guerre effroyable et de conclure une paix vraiment démocratique, une paix qui ne soit pas imposée par la violence : le passage de tout le pouvoir aux soviets [conseils] des députés ouvriers et soldats. Les ouvriers et les paysans pauvres, qui n'ont aucun intérêt à sauvegarder les bénéfices du Capital et à piller les peuples faibles, pourront vraiment réaliser ce que les

capitalistes ne font que promettre, à savoir : mettre fin à la guerre par une paix durable qui garantira la liberté à tous les peuples sans exception.

Discours de Lénine aux soldats du régiment Izmaïlovski, 10 avril 1917.

Doc 1 p. 264 : Le plan du général Ludendorff

Le général Ludendorff évoque ici la situation militaire de l'Allemagne suite au rapatriement des troupes allemandes du front de l'Est vers le front de l'Ouest.

Nous n'avions jamais eu pareille supériorité de forces. La guerre sous-marine n'avait pas encore rendu, du point de vue économique ce que j'en avais espéré sur la foi du jugement des spécialistes. Je dus faire intervenir dans mes calculs l'arrivée des nouvelles formations américaines, à partir du printemps 1918. La situation chez nous et chez nos alliés, et les conditions dans lesquelles se trouvait l'armée exigeaient une offensive qui amenât une décision rapide. Pour cela il fallait un matériel formidable et des troupes solides dont les chefs seraient comme elles dressés à l'offensive.

L'instruction exigea de nouveau un travail immense ; il fallut y consacrer l'hiver 1917-1918. Toutes les pensées de l'armée devaient être ramenées de la guerre de tranchées à l'attaque. Nous n'avions pas de tanks en tant qu'arme d'accompagnement de l'infanterie. [...] Pour faire appuyer l'attaque d'infanterie par l'aviation, nous créâmes des groupes spéciaux d'avions de combat. L'aviation acquit ainsi un nouveau champ d'action du plus haut intérêt. Les avions eurent aussi comme l'infanterie, l'artillerie et toutes les autres armes, à intervenir dans la lutte sur terre. En janvier et en février, les divisions qui étaient destinées à l'attaque sur le front Ouest furent retirées des lignes. Elles furent remplacées en partie par celles qui venaient d'autres théâtres de guerre. À partir de ce moment, elles durent se consacrer entièrement à leur entraînement et à leur équipement.

Général Erich Ludendorff, Souvenirs de guerre, 1920.

Doc 2 p. 265 : La guerre chimique

L'article fait le compte-rendu d'un rapport écrit des médecins qui ont pu interroger à Calais 112 soldats français victimes des gaz allemands.

Par des tuyaux espacés de deux à quatre mètres étaient répandues des vapeurs jaunes et verdâtres¹ qui s'épalaient sur le sol en avant des tranchées allemandes et qui, poussées par le vent, gagnaient, en vagues rapides et lourdes, nos tranchées.

L'action sur nos soldats se manifesta par la série des phénomènes suivants : picotement intense aux yeux, aux fosses nasales et à la gorge ; toux incessante, gêne respiratoire et oppression ; gorge et trachée très douloureuses, brûlure intrathoracique ; toux quinteuse, expectoration abondante et sanguinolente ; obnubilation et sensation de fatigue anormale. Les soldats qui ne purent fuir devant la vague gazeuse moururent, en vomissant du sang. Les autres, qui parvinrent à se traîner jusqu'à l'arrière, furent recueillis exténués, crachant le sang, les yeux larmoyants, les paupières gonflées, les lèvres violacées ; leur toux quinteuse était très pénible, et ils éprouvaient des points de côté fort douloureux.

Le Figaro, 12 mai 1915.

1. Il s'agit de gaz asphyxiants, à base de brome et de chlore.

Doc 1 p. 266 : La chanson de Craonne

Populaire chez les combattants français après l'échec de l'offensive du Chemin des Dames en avril 1917, cette chanson est censurée par le commandement militaire. Craonne est un village situé au cœur de la bataille.

Adieu la vie, adieu l'amour,

Adieu toutes les femmes

C'est bien fini, c'est pour toujours

De cette guerre infâme

C'est à Craonne sur le plateau

Qu'on doit laisser sa peau

Car nous sommes tous condamnés

Nous sommes les sacrifiés.

Ceux qu'ont l'pognon, ceux-là r'viendront

Car c'est pour eux qu'on crève

Mais c'est fini, car les trouffions

Vont tous se mettre en grève

Ce s'ra votre tour, messieurs les gros

De monter sur le plateau

Car si vous voulez faire la guerre

Payez-la de votre peau.

Doc 2 p. 266 : Regard d'historien : les consentements l'emportent sur les refus

Les refus – il serait absurde de le nier – ont été nombreux et variés [...] Mais de quelque manière qu'on les aborde, leur poids ne l'emporte pas, dans la balance, sur celui des consentements [...].

Ainsi observe-t-on que les mutins ne se lancent dans aucune fraternisation avec l'adversaire, dans aucune désertion vers l'intérieur, et même dans aucun refus de tenir les tranchées de première ligne lorsqu'ils les occupent [...].

Finalement, ce qui doit d'abord retenir l'attention n'est pas le fait qu'un certain nombre de soldats se soient mutinés en 1917, mais qu'il ne se soit pas produit un mouvement d'insubordination, bien plus large, bien plus tôt, et d'une ampleur bien supérieure à celui qui suivit l'échec de l'offensive du Chemin des Dames.

Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, 14-18, retrouver la Guerre,
Gallimard, 2000.

Doc 3 p. 266 : Regard d'historien : un refus de guerre massif et multiforme

Les mutineries sont bien un refus de guerre massif et multiforme [...].

Loin de représenter des actes minimes, tous les « refus de marcher » qui constituent les mutineries sont bien une remise en cause du conflit, en actes, dans sa dimension fondamentale qui est la présence en première ligne des combattants des tranchées [...]. L'absence de pacifisme réfléchi, construit et militant ne rend pas moins intense la volonté que le conflit s'arrête, et qui fait agir les mutins de 1917.

André Loez, 14-18, les refus de guerre : une histoire des mutins,
Gallimard, 2010.